

Léon Mazzella

# Le Bruissement du monde

*fragments*



Editions **Passiflore**

Léon Mazzella

# Le Bruissement du monde

*fragments*

Editions **Passiflore**

## Prologue

J'évalue une fois encore les effets bénéfiques du déménagement de la table de travail et donc de l'âme par un simple déplacement de la ville vers la campagne, le temps d'une paire de saisons. L'esprit du lieu, une certaine sérénité retrouvée, l'onguent de la nature prédisposent. Suivent, pêle-mêle, des sensations instantanées retranscrites dans une gourmande urgence, des souvenirs heureux remontant comme un cordon de bulles dans une coupe de champagne. Reste à composer un bouquet alternatif afin qu'un courant passe lorsque ça tient debout, coule de source. Égrener les bonheurs simples du quotidien – le passage d'oiseaux migrateurs, une lecture galvanisante, la dégustation d'un vin, la délicatesse du givre sur l'herbe, le souvenir d'une journée chez le grand écrivain, une musique bouleversante, le regard d'un chevreuil, une tarte aux mirabelles, un match de rugby perdu, une scène de cinéma inoubliable – figure un chapelet d'émotions rassemblées de la tranche de la main comme des miettes sur la nappe afin de les thésauriser au creux de l'autre main.

## Hippie

Sa longue chevelure caresse l'herbe. À la moindre bise, ses nombreuses mèches légères bien plantées, admirablement réparties, vont et viennent nonchalamment. Le mouvement est lent, élégant. C'est Anouk Aimée tournant la tête vers Jean-Louis Trintignant. C'est un drap étendu sur un fil et qui flotte au gré – nous devinerions par palimpseste la silhouette de Sophia Loren, les bras armés de pinces à linge. Cela ondule, oscille, tremble, la longue chevelure est mue par une force douce. Calme. Je me tiens à proximité immédiate. Cabane végétale. Les cheveux vert pâle frôlent la peau de mes joues et de mes avant-bras. Mon hippie est un saule pleureur, j'écris dessous, à son ombre. Feuillage, feuilletage.

## **L'effraie, c'est la patronne**

Elle niche dans l'une des granges et sort tard. Mais je veille encore, tire sur un cigare ou pas, contemple les étoiles, écoute les froissements, les chuintements, les cris, le silence; le temps. Alors, depuis le faite, elle ouvre ses ailes vers minuit, se lance, décrit une courbe, tombe bas, rase le sol, évite joliment le mirabellier, remonte très vite et me frôle la tête ou peu s'en faut. Cela fait déjà deux fois. Deux soirs de suite. Signe. Par son vol d'intimidation caractéristique, cette chouette effraie me signifie que je suis moins chez moi qu'elle n'est chez elle. Qu'elle entend bien rester ici en posant ses conditions. C'est elle la patronne. J'obtempère mais elle ne le sait pas.

## Ombra mai fu

C'est l'air rêvé pour accompagner la fin d'une longue marche solitaire. Le largo de Haendel est le chant d'amour du roi perse Xerxès I<sup>er</sup> pour un arbre. Ce qui, déjà, touche.

*Ombra mai fu  
di vegetabile  
cara ed amabile  
soave più.*

« Jamais l'ombre  
d'aucun arbre ne fut  
plus chère  
ni plus aimable  
ni plus douce. »

L'air est sublime, inscrivez-le en ouverture de mes obsèques. Le dépouillement le dispute à la suavité musicale extrême. Cordes, voix, galvanisent. La simplicité lente et hiératique d'une telle pureté murmure au ventre et accroît le brillant des yeux.

## Nombril

Il s'agit d'une affaire sérieuse. Le vin blanc liquoreux de Sauternes représente la quintessence de la finesse corpulente, de la complexité aromatique, de la longueur en bouche. Il allie toasté, confit, exotique, fraîcheur. Sensuel, ce vin doré issu de *pourriture noble* ne se conçoit pas avec un verre, et jamais sans verve. Je veux dire par là que c'est dans son nombril à elle ou à lui qu'il doit être doucement versé, et bu avant ou après l'amour.

## Comme le bord des larmes

C'est une libellule en vol stationnaire à la surface d'un torrent. C'est un frôlement, un tremblement de cils au croisement d'un regard, une collision de plumes, une bouche bée, deux jambes coupées par la peur, un instant retenu au bord des falaises de l'âme. C'est le *fading* amoureux, le bord des larmes. Un je-ne-sais-quoi du *I would prefer not to*, du « Bartleby », de Herman Melville – Je préférerais ne pas. C'est l'acmé d'un seul vers, à écrire.

## **Le galbé de la brosse à dents**

Je me souviens avoir possédé une brosse à dents si sensuelle que j'ai longtemps répugné à m'en défaire, malgré l'aspect de sa toison devenue hirsute. Son corps, enfin son manche, offrait un galbé infiniment féminin – il faudrait que je la dessine. Elle m'exposait son ventre le long d'elle, et c'était celui, merveilleux, d'une longue femme enceinte de cinq mois. Je pensais l'objet conçu par Philippe Starck. Il y avait la patte. Soit une courbe aussi envoûtante qu'un toucher de la hanche peut l'être, au détour d'un tango, ou encore un contre-ut qui cingle comme la frappe d'une balle de tennis en plein tamis.

## **Les bonds du renard**

Les moissons vont bon train, et dès qu'un engin a effectué son travail dans un champ, le renard sort en plein jour. L'occasion est trop belle pour lui d'attraper plus facilement qu'à l'ordinaire campagnols et taupes, car un tel remue-ménage fait zigzaguer la population. Il ne craint plus d'être vu, lui le nocturne. Dans les jumelles, le spectacle du goupil effectuant ses gracieux bonds sur place pour fondre, pattes avant jointes et museau pointé sur sa proie, sur un trou, un chaume ou un mulot blessé par la machine, est un spectacle rare. On dit alors qu'il mulote.



## Cigare matinal

Dans une lagune cubaine, par une aube incertaine de janvier, avec l'ombre de « Papa Hem' » sur le chapeau, j'allume un havane mercenaire que la femme de mon guide a roulé hier à mon intention. Cinq heures. Un chemin de lucioles balise le cours d'eau qui ouvre sur un lac recouvert de mangrove, de palétuviers. La barque glisse avec volupté dans un silence total. C'est l'heure propice – entre loup et chien – pour observer les premiers ballets diaboliques de sarcelles soucrouroues à ailes bleues, de canards siffleurs du Chili, pilets des Bahamas. Je tire une généreuse bouffée sur ce cigare paysan à la fumée épaisse afin de circonscrire un moment de pur bonheur. Le sentiment d'aspirer l'haleine des Dieux me saisit. La fumée rejoint les oiseaux, puis les nuages et je ferme les yeux.

## *Piafs sévillans*

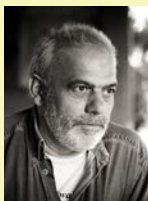
Prenons le moineau, le *piaf* qui voletait autour de nous et piaillait à tout va sur les terrasses, dans les jardins, sur les gouttières, à nos pieds pour y chiper quelque miette. Le moineau français a du plomb dans l'aile. Sa raréfaction passe pourtant inaperçue dans ce milieu urbain qui est le sien. C'est un passereau inféodé à l'homme, aussi familier que la tourterelle turque. Nous le cherchons désormais. Sa présence ne s'impose plus, et nous ôte un petit plaisir de l'existence. Celui, retrouvé à Séville, d'en voir en quantité virevolter, orner les *plazas* comme la charmante Doña Elvira. Oui, être surpris par une conversation de moineaux avant d'apercevoir ceux-ci augmente le plaisir du voyage.

## **Doudou**

À chaque âge son doudou. Le canif que nous utilisons rarement manquera terriblement si notre main cherche en vain sa présence rassurante dans la poche. Les occasions de s'en servir abondent soudain, son absence obsède. Nous avons juste besoin de polir son manche en marchant, en parlant, en lisant. C'est machinal. De même avec notre « prison psychique » : le téléphone portable, dont l'absence est devenue inconcevable et l'utilisation compulsive. Nous ne sollicitons cependant pas le canif sans effort. Son ouverture nécessite du muscle et de l'ongle.

## Rotterdam

J'ai quinze ans. Mon père tient à ce que je l'accompagne à Rotterdam pour l'acquisition d'un nouveau cargo de l'armement familial, le Niels Frelsen, qui deviendra Cap Falcon. Nous prenons la route depuis Bayonne dans la DS. J'ai en mémoire des détails gravés. Au Park Hôtel, où nous séjournons quatre nuits, nous mangeons rituellement des T-bone steaks et nous buvons (moi, à peine) de la bière Amstel. Sur le port, je suis captivé par le ballet incessant de centaines d'étourneaux et par les goélands qui agacent les colverts. Au fond de la cale sèche, l'énorme bateau gris à coque rouge est posé sur de simples planches en bois. Cela m'impressionne. Je prends des photos. Je sens dans le regard de papa un plaisir immense de me voir là, avec lui. Je ne pense qu'aux oiseaux. De longues années après, je m'intéresserai à la mer, aux bateaux, au métier qu'il pratiqua. Devenu père, j'ai ressenti ce grand bonheur de partager quelque chose d'essentiel avec mes deux enfants. Hier soir, quarante-cinq ans après ce voyage à Rotterdam, j'ai eu la chance de leur montrer des traces de sangliers venus boire à la mare la nuit dernière, une crotte de renard audacieusement laissée presque devant notre porte, les plumes d'une palombe qui fut empiétée par une buse, et d'autres de la chouette effraie qui niche dans l'une des granges. Dans les jumelles, nous avons observé tour à tour deux chevreuils et quelques lièvres. Puis, nous avons trinqué avec du cidre et dîné devant la cheminée, sur la grande table de ferme qui ne me quitte pas depuis mes seize ans.



*Léon Mazzella di Bosco est journaliste, professeur de presse écrite et écrivain. Il a signé plus de vingt ouvrages : romans, nouvelles, poésie, essais, beaux-livres, dictionnaires. Son premier roman, Chasses furtives, a reçu en 1993 le Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française et le Prix François Sommer.*

# Le Bruissement du monde

*Léon Mazzella*

*« Égrener les bonheurs simples du quotidien – le passage d'oiseaux migrateurs, une lecture galvanisante, la dégustation d'un vin, la délicatesse du givre sur l'herbe, le souvenir d'une journée chez le grand écrivain, une musique bouleversante, le regard d'un chevreuil, une tarte aux mirabelles, un match de rugby perdu, une scène de cinéma inoubliable – figure un chapelet d'émotions rassemblées de la tranche de la main comme des miettes sur la nappe afin de les thésauriser au creux de l'autre main. »*

Disciple de Julien Gracq qu'il évoque à plusieurs reprises, Léon Mazzella nous entraîne dans le tourbillon de ses sensations et de ses pensées, et nous sommes bercés par sa magnifique plume, fragmentaire comme toute prose poétique doit l'être en pareille circonstance.

15 €

